

Au musée, l'art de finir de Steve Lehman

Article paru dans l'édition du 25.01.11

Où finit une composition, une improvisation, un chant ? A quoi reconnaît-on une fin en musique ? Samedi 22 janvier, 18 heures, le Steve Lehman Octet est au Quai Branly (festival Sons d'Hiver). Toutes les compositions de l'Octet se signalent par leur fin. Chaque morceau - comme on dit d'un tournedo - finit de manière nette, coupante. Et pour qui rêvasserait ou songerait à sa copine Athalie, le bombardier (Tyshawn Sorey à la batterie) rappelle à l'ordre. Il surligne l'effet d'un coup mat ou d'une cymbale étranglée. Cet art des fins mérite réflexion. Au mieux, il rappelle celui des pièces brèves d'Ornette Coleman.

On retrouve d'ailleurs chez Lehman, ses fins l'indiquent, certaine conception harmonologique propre à Ornette, lyrisme en moins, blues en moins, caprice en moins. Mais tout le reste y est : modèles mathématiques, table des logarithmes, dynamique structurelle, sauf que chaque accident est écrit. Chaque hasard, figolé au trusquin électronique. Manière qui en vaut bien d'autres, certes, mais dans le genre, les compositeurs instrumentistes (George Lewis, Antony Braxton, Jac Berrocal, Winko Globokar, Aperghis, Médéric Collignon) vont plus loin. Avec plus de gaieté.

L'Octet de Lehman est impeccable. L'instrumentation, ingénieuse. La technique individuelle, dix sur dix. Le dispositif, frontal : on se demande bien pourquoi. Le jazz est au musée. Jean Nouvel, architecte du lieu, a voulu, par égard pour sa grand-mère brodeuse, que le numéro de chaque fauteuil fût brodé à la main sur le tissu. Seul détail qui manque à la musique littéralement parfaite de Steve Lehman ? Une malicieuse petite broderie.

Francis Marmande

